

celui de Virgile, est densément métapoétique. Quand Philéas ordonne à son fils nommé Tityrus – nom qui est une réminiscence évidente de Virgile – d’aller chercher ses pipeaux, c’est pour que Daphnis puisse en jouer. La musique de Daphnis ravit tellement le maître Philéas qu’il offre ses pipeaux au jeune berger. Tityrus-Virgile, qui aurait pu prétendre à cet héritage, est ainsi mis à l’écart dans l’histoire de la littérature pastorale, qui va du maître Philéas-Théocrite au digne héritier Daphnis-Longus. On décèle aussi des connotations politiques dans le roman. Les mésaventures de chasse des Méthymnéens (II, 12-III, 2) font écho à celles des Troyens de Virgile (*Énéide* 7). Dans les deux cas, elles conduisent au début des hostilités entre locaux et étrangers, attisées, dans le poème virgilien, par l’action perturbatrice de la Furie Allecto, une des trois Érinyes, alors que, dans le monde pastoral, l’ordre est rétabli par Pan, qui décourage les Méthymnéens de poursuivre la guerre. On pourrait aussi établir un lien entre la Mytilène de Longus et les descendants de Théophraste de Mytilène, ami de Pompée. Ce renversement de résultat pourrait être vu comme une critique de la prétention julienne à l’autocratie célébrée dans l’épopée de Virgile et comme une histoire « pastoralisée » dans laquelle l’Empire romain ne devient jamais une réalité. Cet ouvrage très riche, qui repose sur une méthodologie très sûre et prudente (une identification des allusions plutôt qu’une exploration de l’intertextualité), témoigne d’une connaissance profonde de la littérature grecque et latine. La démonstration est convaincante. Il subsiste, malgré tout, des doutes liés à trois difficultés : la biographie des auteurs de romans grecs est mal connue, la recherche des hypotextes, parfois spéculative, surtout quand on passe d’une langue à une autre, peut donner lieu à des surinterprétations, la connaissance du latin par les Grecs des deux premiers siècles de l’Empire et leur accès aux textes latins ne sont pas très bien documentés, car les témoignages directs attestant l’étude du latin par des hellénophones ne sont guère antérieurs au III^e s. Quoi qu’il en soit, ce travail très méticuleux et très soigné, complété par une bibliographie très dense et d’utiles index, marque une étape importante dans l’étude de cette délicate question. Il permet aussi une connaissance plus fine de ces textes riches et difficiles que sont les romans grecs. On mesure le chemin parcouru depuis le dogme que formulait W. Kroll en 1924 (*Studien zur Verständnis der römischen Literatur*, Stuttgart, [Darmstadt, 1964], p. 10), qui niait toute influence des auteurs latins sur les écrivains de langue grecque. C’était l’idée reçue à l’époque. On peut espérer que d’autres études du même genre pourront être menées à propos d’auteurs grecs qui auraient pu subir l’influence de la littérature latine, comme le très complexe Nonnos de Panopolis.

Bruno ROCHETTE

Sylvie BALLESTRA-PUECH (Éd.), *Lectures de Lucrèce*. Genève, Droz, 2019. 1 vol. broché, 472 p. (HISTOIRE DES IDÉES ET CRITIQUE LITTÉRAIRE, 502). Prix : 75 CHF. ISBN 978-2-600-05936-7.

Il est difficile de rendre compte de la richesse et de la variété des études réunies dans ce volume. L’ensemble est à l’image de l’œuvre dont il s’agit de rendre compte, le *De rerum natura*, un texte foisonnant, marqué précisément par la *uarietas* chère aux épicuriens, mais aussi un poème qui compte parmi les plus inspirants de la tradition occidentale, dans tous les registres et tous les genres, ce dont témoignent plusieurs des contributions du volume. On saura gré à l’éditrice d’avoir recherché la plus grande

ouverture possible, ce qui permet au lecteur de découvrir des œuvres méconnues ou de se plonger dans un répertoire qui ne fait pas le lit habituel des études classiques, ainsi celui de Hubert Félix Thiéfaine, très opportunément invoqué par Françoise Salvan-Renucci. Sylvie Ballestra-Puech a de fait su développer une connaissance étendue et fine du poète latin dans une démarche diachronique, ce dont témoignait déjà sa monographie *Templa Serena. Lucrèce au miroir de Francis Ponge* parue en 2013 chez le même éditeur (cf. AC 84 [2015], p. 593-594) et à travers laquelle elle s'attachait déjà à démontrer l'inscription du *De rerum natura* dans notre modernité. L'introduction générale (p. 7-52) est très riche et dépasse largement l'horizon souvent limité des pages destinées à introduire une série d'études, consistant à résumer le plan de l'ouvrage et les contributions qui l'alimentent : elle offre un état des lieux érudit de la réception du poème et de la pensée qu'il développe, en portant une attention plus soutenue à la période postérieure à la Révolution française. Elle rappelle ainsi que la dévalorisation de Lucrèce par Voltaire, auquel se joignit, pour d'autres motifs doctrinaux, le Cardinal de Polignac et son *Anti-Lucrèce*, a pu contribuer à une éclipse relative de ce grand texte tout au long du XIX^e siècle. La première partie, « La science enchantée », se concentre sur les aspects relatifs à la physique épicurienne mise en scène dans le *De rerum natura* et sur ses diverses interprétations ou reprises. Elle ne se cantonne pas pour autant à l'histoire des sciences ou des idées puisqu'elle met aussi en avant le pouvoir poétique et créateur du paradigme atomique. Alice Lamy (« Lucrèce et les mystères du monde à la période médiévale : la réception épique des savoirs inspirants », p. 55-77) affirme la « juste place, bien que discrète, inconstante et peu maîtrisée » de l'autorité antique et païenne de Lucrèce au Moyen Âge et l'autorité qu'il représente en revanche en matière de rhétorique. Elle montre que l'atomisme médiéval ne passe pas nécessairement par la lecture de Lucrèce. En matière de spéculations sur l'atomisme, l'éditrice avait toutefois rappelé dans son introduction le rôle déterminant de la lecture du *De rerum natura* au sein de l'École de Chartres. Hélène Casanova-Robin (« Giovanni Pontano lecteur de Lucrèce : volupté poétique et savoir philosophique », p. 79-102) étudie le cas d'un représentant de l'Humanisme italien du Quattrocento qui eut Lucrèce comme modèle en matière de poétique et en donne l'illustration à travers l'*Urania*, poème mythico-astrologique. S'il est une veine qui fut assez féconde au XIX^e siècle, c'est celle de la poésie scientifique, dont on s'attend naturellement à ce qu'elle puise chez Lucrèce une part significative de son inspiration formelle ou doctrinale. Hugues Marchal (« Hommages et contournements : Lucrèce dans la poésie scientifique française au XIX^e siècle », p. 127-159) étudie cette présence, qui repose en particulier sur l'inclusion fréquente de traductions libres, qui vaut également pour le Virgile des *Géorgiques*. Il s'intéresse également aux critiques contemporaines du *De rerum natura*, avec une tendance forte voulant que « seuls les épisodes et excursus étrangers aux sciences seraient réellement poétiques », témoins d'une dichotomie de principe qui tend à s'instaurer entre écriture poétique ou créative et écriture théorique ou savante. Du côté de l'histoire des sciences, on lira avec intérêt les synthèses de Jean Dhombres (« Usages de Lucrèce dans le débat scientifique du XVIII^e siècle sur la nécessité des lois de la nature et le déterminisme », p. 103-125) et Jean-Marc Lévy-Leblond (« Les atomes de Lucrèce, vingt siècles après », p. 161-190). Les deux dernières contributions de cette partie relient création poétique et physique : Sylvie Ballestra-Puech (« 'Un neuf *De rerum natura* ?' Jacques Réda, lecteur de Lucrèce dans *La physique amusante* »,

p. 191-210) ; Françoise Salvan-Renucci (« 'Dans le tumultueux chaos des particules' : l'empreinte du *De rerum natura* dans le discours poétique des chansons de H. F. Thiéfaïne », p. 211-234). La seconde met clairement en avant la dimension foncièrement poétique du « postulat lucrétien de recombinaison à l'infini des constituants de la matière ». Dans la deuxième partie, « Déclinaisons de l'épicurisme », la fortune ou l'influence de certains motifs dont le *De rerum natura* est le vecteur est illustrée à travers quelques cas choisis, même si le fil unissant les textes de cette partie reste difficile à tracer. Ainsi Jonathan Pollock (« Shakespeare lecteur de Lucrèce », p. 237-254) interroge le point de vue du poète et dramaturge anglais par rapport aux préjugés communs aux églises réformées et catholiques en ce qui concerne la philosophie atomiste ainsi que l'image populaire et dégradée de la philosophie du Jardin. Le terme *epicurism* renvoie bien dans son œuvre aux idées de débauche, infection, émeute, luxure. La météorologie du poète latin trouve aussi sa place dans les vers de Shakespeare, lorsqu'il s'agit de décrire les perturbations du monde. C'est par le biais des *Essais* de Montaigne que Shakespeare semble avoir acquis une connaissance *a minima* de cette philosophie. Aurélie Moioli (« Traduction et survivances de Lucrèce chez Ugo Foscolo : une lecture inquiète du *De rerum natura* », p. 255-277) traite d'une entreprise de traduction inachevée et jamais publiée. L'analyse d'Arnaud Villani (« Tournants et césures dans l'œuvre de Lucrèce », p. 279-290) appelle des réserves : les transcriptions du grec sont incohérentes et fautives et le référencement comme l'analyse des sources insuffisants car allusifs. Par ailleurs, le choix de proposer une traduction personnelle des passages du *De rerum natura*, qui pourrait être louable, s'avère discutable par les approximations auxquelles il conduit (ainsi p. 281-282 les vers 127-131 du livre I où le sens du couple *anima/animi natura* est dénaturé). La traduction par José Kany-Turpin, généralement sollicitée, est excellente et précise. L'idée selon laquelle Lucrèce, à travers sa critique de la crainte de la mort, attaquerait l'apparition de religions du salut (p. 288) laisse perplexe compte tenu de la chronologie historique. Ondine Bréaud-Holland (« Clément Rosset lecteur de Lucrèce », p. 291-303) et Évrard Delbey (« Pascal Quignard et André Comte-Sponville, lecteurs divergents de Lucrèce ? Le sexe et l'éthique », p. 305-334) se livrent à des analyses plus pointues. Les textes réunis dans la troisième partie, « Poésie de la nature et nature de la poésie », s'inscrivent résolument dans l'esprit du projet porté par l'éditrice. Les réflexions de José Kany-Turpin, traductrice et spécialiste reconnue du *De rerum natura* (« Figurer toute la nature des choses. Lucrèce, inventeur d'une poétique ? », p. 337-348), ainsi que celles de Pierre Quellet (« Séismes de la langue : *phusis* et *poësis* », p. 349-365), posent le cadre à partir duquel il devient possible d'ouvrir les perspectives vers la création la plus contemporaine et les arts en général, ce que font les exposés de Philippe Marty (« *Clinamen* – Naissance du poème (Lucrèce-Reverdy) », p. 367-378), de Jean-Philippe Gagnon (« *De rerum fabula* : La fable du monde de Jules Supervielle », p. 379-401), qui revient notamment sur le motif de l'anxiété qu'une certaine tradition a associé au poème de Lucrèce ; de Bénédicte Gorrillot (« 'De terre surgiraient les arbres' (Lucrèce) : trente-deux dessins à la plume de Christine Chamson », p. 403-412), où la parenté entre Lucrèce et Ponge est reposée et de Marie-Marie Philipart (« Turbulence des foules : Lucrèce au miroir de la chorégraphe Maguy Marin », p. 413-429) où l'on apprend que la lecture du *De rerum natura* constitue l'une des trames – voire la trame – des créations de la chorégraphe française Maguy Marin

depuis les quinze dernières années ; *Turba* (2007) faisait du poème le texte même de la pièce, preuve de la très grande malléabilité de ce texte. Lors d'un entretien donné en 2018, l'artiste citait Lucrèce parmi ses « compagnons de vie ». En définitive, cet ensemble relève moins de l'histoire de la philosophie ou même de la littérature qu'il n'offre une combinaison d'aperçus et d'illustrations mettant en évidence les pouvoirs d'un grand texte qui transcende les modes et dépasse les systèmes doctrinaux pour s'imposer comme l'une des œuvres majeures de notre poésie. Même s'il est dense, ce volume n'épuise évidemment pas le sujet ; il constituera toutefois une référence au-delà des seules études classiques.

Frédéric LE BLAY

Guillaume BONNET (Éd.), *Varron. La langue latine. Tome V. Livre IX*. Texte établi, traduit et commenté par G.B. Paris, Les Belles Lettres, 2022. 1 vol. broché, 12,5 x 19,2 cm, XXXVII-98 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE LATINE, 437). Prix : 35,5 €. ISBN 978-2-251-01491-0.

Du *De lingua Latina* de Varron, nous n'avons conservé qu'environ un cinquième : six livres sur vingt-cinq. Nous avons les trois livres (V-VII) consacrés à l'étymologie. Six livres (VIII-XIII) traitaient de la morphologie. De cette hexade morphologique, nous ne possédons que les trois premiers livres VIII-X (avec toutefois de grandes lacunes) consacrés aux fondements théoriques de la flexion. Ces livres forment une unité distincte avec des caractéristiques littéraires propres. Les livres XI-XIII, qui traitaient de l'analogie, sont perdus. Dans la partie conservée, Varron traite un problème préliminaire sous la forme d'un débat entre des opinions opposées sur le statut ontologique de l'analogie. Le prologue du livre X résume le mouvement de la pensée de Varron. Le livre VIII, qui a été publié récemment dans la CUF (voir mon c.r. AC 91 [2022], p. 213-215), contient des arguments contre l'existence et la validité de l'analogie. Le livre IX, qui forme un diptyque avec le précédent, réunit les arguments en faveur de l'analogie et de sa prévalence sur l'anomalie, c'est-à-dire l'irrégularité. Dans le livre X, Varron esquisse la première ébauche d'une théorie de la morphologie en latin. Alors que les livres VIII et X ont fait l'objet d'études, le livre IX a été quelque peu délaissé, bien qu'il constitue un pilier essentiel dans l'architecture des livres morphologiques. Nous disposons toutefois de l'excellente édition commentée d'Antonella Duso, *M. Terenti Varronis De lingua Latina IX, Introduzione, testo, traduzione e commento*, Hildesheim – Zürich – New York, 2017, ainsi que de l'édition avec commentaire de l'ensemble du *De lingua Latina* due à W. De Melo (2019). Ce tome V de l'édition de la CUF est donc le bienvenu. L'introduction est succincte, car beaucoup d'informations ont été données dans les volumes précédents. Elle contient une analyse du livre IX, en miroir avec le précédent, puisque nous avons une argumentation *contra* et *pro*. La question débattue est la suivante : dans la flexion, doit-on adopter un critère précis, une *ratio*, ou bien s'en tenir à l'*usus*, l'habitude linguistique, selon la théorie anomaliste ? Varron ne tranche pas, mais adopte une voie moyenne. Il introduit la notion de *declinatio*, spécifiée par deux adjectifs : *declinatio voluntaria* (« morphologie dérivationnelle ») et *declinatio naturalis* (« morphologie flexionnelle »). Dans la première, la formation d'un mot est placée sous le signe de l'arbitraire, donc de l'anomalie, tandis que, dans la seconde, la flexion suit une tendance